

a fini par perdre la plus grande partie du marché américain mais nous avons encore une production de 55 millions de livres au Canada, laquelle nous vendons dans 35 à 40 différents pays. C'est là un cas où les premiers travaux de recherche et de développement ont été faits aux États-Unis, mais où ils ont été suivis de travaux considérables de recherche et de développement faits au Canada. Assurément, ces travaux ont profité à notre pays, mais pas à lui seul, aussi aux États-Unis. Néanmoins le Canada n'aurait pu entreprendre ces recherches s'il n'avait disposé des travaux initiaux faits aux États-Unis.

Dans un autre domaine qui m'est familier, la *RCA Victor Company Ltd.* exécute de très gros travaux de recherche et de développement au Canada. D'accord avec la société mère américaine, la filiale canadienne s'est spécialisée dans certains domaines de recherche qui complètent, sans faire double emploi, les efforts scientifiques faits par la RCA aux États-Unis. C'est dire que les spécialistes en ces domaines se trouvent au Canada. Il y a donc de bonnes raisons pour que la mise au point d'un nouveau produit s'exécute au Canada comme, à vrai dire, la tâche du service technique et du service des ventes est accomplie au Canada. C'est ce qui est arrivé dans le cas de la fabrication de ces nouveaux produits au Canada, et de leur vente dans le monde entier à partir du Canada. Vraisemblablement, il en sera ainsi tant que d'autres conditions canadiennes, par exemple les charges fiscales, ne seront pas plus lourdes qu'aux États-Unis. Mais dans ce cas aussi, les travaux de recherche et de développement, tout en étant concentrés au Canada, ne sont pas exclusivement canadiens. Il doit y avoir des échanges libres entre les scientifiques canadiens et leurs homologues américains. Les chercheurs canadiens doivent avoir accès aux travaux originaux faits dans les laboratoires américains, et la réciproque est vraie. Bien que tous deux puissent se distinguer par un certain degré de spécialisation, ils ne peuvent pas être séparés comme par des cloisons étanches.

Toute tentative de «nationaliser» les résultats des efforts scientifiques canadiens, qu'elle prenne la forme d'une loi ou d'un règlement, ne peut que réduire l'efficacité des travaux canadiens de recherche et, par là, diminuer leur apport à notre bien-être.

Je ne veux pas insinuer qu'un travail scientifique fait dans une société possédée et exploitée uniquement par des Canadiens est voué à être inférieur à un travail fait dans le cadre d'une société internationale. Je veux simplement dire qu'une telle société canadienne doit trouver d'autres moyens de puiser à des sources étrangères les renseignements dont elle a absolument besoin.

L'argument que je veux faire ressortir est celui-ci: compte tenu de l'énorme essor pris par les sociétés internationales et de leur immense réserve de connaissances techniques, c'est aller à l'encontre de nos propres objectifs, dans nos programmes de recherche et de développement, que de faire la moindre distinction à leur détriment et à l'avantage des sociétés uniquement canadiennes.

J'ai sans doute des préventions, mon expérience dans l'industrie ayant été entièrement acquise au sein de la filiale canadienne d'une société américaine. Mais c'est précisément de cette filiale que se sont occupés ceux qui, à Ottawa, ont dressé nos régimes d'encouragement des recherches industrielles et qui veulent que les résultats obtenus «profitent au Canada».

6. Le concept des centres d'excellence et de l'exode ou du gain de cerveaux.

Il n'y a plus qu'un point dont je voudrais traiter. On parle beaucoup, ces temps-ci, de «l'exode des cerveaux», et l'on se demande s'il vaut la peine de dépenser de fortes sommes de deniers publics pour former des scientifiques hautement compétents qui, une fois leur formation terminée, se rendent aussitôt aux États-Unis.

Il est certain qu'un certain nombre d'hommes de science le font. Mais ce n'est pas là un mouvement à sens unique. Chaque année, le Canada reçoit, du Royaume-Uni, du continent européen et d'autres pays, une foule d'hommes de science compétents, et les chiffres bruts ne donnent pas une idée exacte de l'«exode» ou du «gain» net.

Cependant, cette situation résulte simplement d'un autre aspect de la nature internationale des efforts scientifiques et, si nous voulons nous attaquer à ce problème, j'estime qu'il n'existe qu'une seule solution fondamentale.

Les chercheurs scientifiques qui émigrent aux États-Unis y sont attirés, je crois, moins par les traitements un peu plus élevés qu'ils peuvent toucher que par les occasions plus nombreuses qu'ils pensent y trouver dans la profession de leur choix. Probablement plus que dans le cas d'autres genres d'emploi, le scientifique compétent est attiré principalement par l'occasion de collaborer avec des hommes faisant autorité dans la profession ou de travailler sous leur direction; le pays où s'exécute le travail est d'importance secondaire. Il est évident que les conditions de vie et de travail doivent être satisfaisantes. La *Columbia Cellulose*, par exemple, n'est pas arrivée à organiser un bon service de recherches à Prince Rupert. Nous avons essayé de le faire. Nous avons dû finalement déplacer tout le service à Vancouver car, du fait de la forte demande d'hommes hautement qualifiés en matière de fabrication de la pâte et du